

1. Record Nr.	UNINA9910132575703321
Autore	Hearn Lafcadio <1850-1904, >
Titolo	Trois fois bel conte // Lafcadio Hearn
Pubbl/distr/stampa	Chicoutimi : , : J.-M. Tremblay, , 2008
ISBN	1-4123-6715-8
Descrizione fisica	1 online resource (118 pages)
Collana	Classiques des sciences sociales ; ; 3639
Disciplina	301.45196073075
Soggetti	Creoles
Lingua di pubblicazione	Inglese
Formato	Materiale a stampa
Livello bibliografico	Monografia
Nota di contenuto	Preface par Charles-Marie Garnier--Introduction par Serge Denis--CONTE COLIBRI--YE--SOUCOUYAN--« PE-LA-MAN-LOU »--LA BLEU--NANIE ROZETTE--Variantes de Nanie Rozette--Notes et commentaires extraits de l'œuvre de Lafcadio Hearn--Texte original (en creole antillais)--CONTE COLIBRI--YE--SOUCOUYAN--« PE-LA-MAN-LOU »--LA BLEU--NANIE ROZETTE.
Sommario/riassunto	Le lecteur appreciera comme je l'ai fait l'introduction de M. Serge Denis : il estimera a sa juste valeur, qui est grande, le melange bien dose de souplesse artistique et de rigueur philologique avec lesquelles il a etabli ces textes creoles, reconnu en chacun d'eux la part du conteur populaire et celle de l'artiste qui, tout en prenant ses notes, modifiait suivant la loi de son art. On admirera le parti qu'il a tire des erreurs qu'un specialiste comme lui pouvait seul depister el interpreter. La science du linguiste et la finesse du critique nous sont de surs garants de l'integrite de tout le travail, dont nous recueillons ici les fruits.Avec une discretion pleine de charme, Serge Denis s'est garde de dire comment le petit carnet manuscrit de Lafcadio Hearn a fini, apres un tour du monde complet et l'espace d'une generation, par tomber entre ses mains. Il m'a laisse le soin de le conter, car celle histoire vraie est aussi un « bel conte ».Lors de mon passage au Japon, en 1900, je n'avais pu, malgre mon vif desir, voir Lafcadio Hearn, meme discrettement, a l'Universite. Il etait souffrant et n'avait pu reprendre son cours. Et puis Hearn, sensitif au dernier degre, ne consentait a une entrevue que pour des raisons personnelles majeures. Aussi avais-je du me borner a lui ecrire, et nous avons echange quelques lettres.Dans la

seconde que j'ai recue de lui datee de Tokyo, le 26 octobre 1903, la seule qu'il m'ait ecrite en francais, il disait :« Quant au conte que vous me demandez pour « Jean-Pierre », je doute beaucoup si un conte japonais sera du gout de vos jeunes lecteurs. Sans connaitre a fond la vie japonaise, un otogi-banashi restera incomprehensible. Je vous conseille de vous contenter de quelque autre chose. Permettez-moi de vous faire une proposition. Pendant mon sejour a la Martinique, j'ai recueilli un nombre de contes creoles, tres baroques, qui sont a la fois amusants et dignes de l'attention de quelques folkloristes. Si vous voulez bien imprimer le texte creole, avec une traduction francaise en face - sur le (sic) meme page [1] - ces histoires auront, je crois, quelque succes. Je puis vous envoyer le texte ; mais je n'ose point entreprendre la traduction. A Paris, sans doute, vous trouverez quelque Martiniquais pour vous aider avec le texte ; et la traduction sera facile. S'il ne se trouve pas des (sic) Martiniquais parmi vos connaissances, vous trouverez un monsieur quelconque de la Guadeloupe ou de Marie-Galante, ou le creole est a peu pres la meme langue qu'a la Martinique. Ce que je vous offre ne se trouve pas facilement ailleurs, car la Martinique est finie pour jamais. C'est comme un manuscrit de Pompei - maintenant - ce petit recueil de contes : un tout petit cahier. »Après trente-six ans, tous ceux qui aiment Lafcadio Hearn trouveront a ces lignes une resonance pathetique. Elles sont revelatrices a plusieurs egards. L'ecrivain n'y fait aucun retour sur lui-meme, ni sur son art. Peut-etre y serait-il venu, si la correspondance avait pu se poursuivre. Mais ce ne fut point le cas. Deja la mort etait suspendue sur lui : moins d'un an plus tard, le 23 septembre 1904, elle devait brusquement l'abattre. Si incompletes soient-elles, ces lignes sont precieuses. Elles precisent que ces contes l'ont interesse a deux titres : par les elements neufs qu'ils apportent au folklore, ou il devait par la suite trouver de plus en plus source de poesie et matiere a philosopher ; et puis aussi par leur caractere qu'il appelle baroque. Cette expression me semble a rapprocher de la « grotesqueness » qu'il distingue en certaines superstitions japonaises (Preface to Glimpses of Unfamiliar Japan, p. IX.) N'oublions pas que ces deux mots, baroque, grotesque, incompletement naturalises anglais, - et dans celle lettre en francais il est percevable que Hearn continue souvent de penser en anglais, - sont depouilles sous sa plume de celle vibration un brin ridicule, qui, en dehors du langage technique de l'art, chatouille toujours un peu l'oreille francaise du grand public [2]. Elle s'attache peut-etre encore plus au mot « baroque », qui recele toute cette etrangete fondamentale, cet illogisme deroutant, ce jeu pueril du disproportionne, ce jaillissement capricieux, capiteux aussi pour l'esprit qu'il excite, enchante et decoit tout ensemble, ou le theoricien du baroque, Eugenio d'Ors, se plait a voir la revolte anticartesienne qui caracteriza dans tous les domaines la contre-reforme et le jesuitisme. Lafcadio Hearn n'avait pas besoin de pousser si loin l'analyse. Mais au sortir de sa jeunesse opprimee par les contraintes d'une famille divisee, d'une instruction confessionnelle irrespirable pour lui, enfin d'un apprentissage de journaliste americain, herisse de privations, de heurts et de duretes, il est clair qu'il eut aux Antilles la revelation de la nature, de la vie humble et primitive des peuples enfants encore tout pres de la terre. Dans leurs contes, il lut attire par tout ce qui s'opposait a la logique scolastique, aux secs raisonnements de la demi-culture des litterateurs d'affaires et a l'apre lutte pour la vie des grands centres du Middle West. Aussi, soyons-en surs, est-ce sans la moindre nuance de blame ou de derision qu'a propos de ces contes il parle de baroque. Baroques, ils le sont au vrai, par leur naive expansion, leur manque total du sens des proportions, le meli-melo de creatures disparates mais toutes filles

de la même mère, enfin par le protocole inattendu qui règle les rapports avec le Créateur, vraiment ici « le Paternel ». Baroques, écrit Hearn ; mais soyons convaincus qu'il a tracé le mot avec une divination pénétrante de son contenu et avec un accent de souriante tendresse. L'autre titre qu'il reconnaît à ces contes, c'est d'être dignes de l'attention des folkloristes. Là aussi, on aurait souhaité qu'il fut moins réservé. La postérité d'un grand écrivain est très exigeante : elle voudrait dans chacune de ses lignes trouver en une formule tout ce qu'elle a mis une génération à découvrir dans l'ensemble de l'œuvre. Si discret qu'il ait été, on devine à quel point le folklore lui tenait à cœur. À cette occasion, il ne pouvait l'oublier. Au soir de sa vie, on le sent obscurément heureux de cette occasion que lui offrira Paris de montrer ce qu'il doit au folklore et aux Antilles. M. Serge Denis, dans les lignes qui suivent, a tenté de le préciser. Avec raison il met l'accent sur le fantastique et l'horreur vague qui s'attache aux visions de nuit, aux heures troubles du demi-reveil ou de l'évanouissement qui glisse au sommeil. Certains critiques d'information un peu courte n'ont voulu voir : dans cette disposition de Lafcadio Hearn qu'une attitude littéraire. Ils arguent de ses lectures favorites de Barbey d'Aurevilly, Villiers de l'Isle-Adam, Edgar Poe. Tout jeune il s'est jeté sur eux avec avidité. Mais ce ne fut point avec lui, comme avec tant d'autres, une coqueluche d'un jour. Il avait trouvé chez eux l'expression littéraire d'un fantastique que sa nature intime appelait et redoutait de toutes ses forces, comme une horrible volupté. Dès son premier contact avec les tropiques, il fut ravi et accablé. Il sentit dans sa chair que les forces naturelles, exaspérées par les jeux volcaniques et par l'incandescence solaire, écrasaient l'homme et le maintenaient dans un état de crépuscule mental et sensitif. Dans ces enfants des îles, effarés autant qu'émerveillés, il reconnut sa propre enfance, ses épouvantes et ses ravissements. Il les aima soudain comme les petits frères de son âme vaincue : *The world is too much with us ...* Est-ce à dire que tous les problèmes soulevés par le passage de Hearn aux Antilles soient élucidés ? Pas encore. Il est frappant que son deuxième livre qui date de 1885, deux ans avant son voyage aux îles, ait été *Gombo Zhebes* : petit dictionnaire de proverbes créoles. Fut-ce une simple besogne de librairie ? Peut-être, tout d'abord ; mais elle répondait à son penchant intime au point qu'il la fit avec amour et que, le jour où il trouva le moyen d'échapper quelques mois à la géologie journalistique, il se tourna tout naturellement vers les créoles, dont il venait de résumer, avec les dictons, les fantastiques appréhensions et la naïve sagesse. Il ne reste plus qu'à finir l'histoire du petit cahier de toile cirée. Dans toutes les traverses de la vie, tout au long de la sinistre guerre, je ne l'oubliais pas. La bonne grâce de Mme Gissing-Fleury avait su y intéresser le grand chirurgien Walter, élève à la Martinique ; mais, éminent dans son art, le docteur Walter n'avait en matière de langage rien d'un spécialiste. Aussi restais-je insatisfait jusqu'au jour où je croisai le chemin de M. Serge Denis. Il réunissait toutes les qualités demandées par Hearn : Antillais, il avait, outre l'instinct de la langue créole, les connaissances philologiques indispensables pour venir en aide au sens critique. Il voulut bien entreprendre la tâche délicate que voici. Comme l'avait prévu Hearn, elle intéressera les folkloristes, non seulement les érudits, mais tous les amis de ces peuples jeunes, dont la mentalité, explorée par M. Lévy-Bruhl et par sir James Frazer, jette de telles lueurs sur les confins estompés de la nôtre. Elle constitue, en outre, un apport de prix à la compréhension sympathique d'un des plus fins artistes de prose anglaise ; car Lafcadio Hearn sut pénétrer la sienne de la divine lumière de son archipel natal, l'assouplir aux plus souples rythmes de la

musique interieure, et l'enrichir enfin de toute la poesie de  
l'emeveillement et du fantastique, qui continue de sourdre et de bruire  
intarisiblement dans notre inconcevable univers.

---